

« François Truffaut me tirait par le bras »

Didier Blonde en quête de discrètes silhouettes du passé : « Le figurant »



roman
Le figurant ***
 DIDIER BLONDE
 Gallimard, 160 p., 15 €,
 ebook, 10,99 €

ENTRETIEN

On éprouve, devant les livres de Didier Blonde, et en particulier *Le figurant*, qui vient de paraître, la fascination qu'on peut avoir pour une enquête incomplète, dans laquelle on est entraîné. En compagnie, ici, d'un homme qui, après avoir fait, il y a longtemps, de la figuration dans une vingtaine de films, se met à rechercher celles et ceux qui apparaissent dans les plans où il se trouve. Avec une discrétion comparable à la sienne, ce qui rend sa quête difficile. Parfois exaltante, parfois décevante, toujours riche en émotions retrouvées.

Vous donnez l'impression de tirer sur un fil qui dépasse pour voir ce qui vient. Est-ce ainsi que vient l'idée d'un livre ?

À l'origine, il y a presque toujours une image, très concrète. Une photo, ou une scène d'un film que j'extrais de son contexte. Le plus souvent empruntée au cinéma muet, qui est pour moi un embrayeur d'écriture, parce qu'il est muet, précisément, et que je peux faire parler les personnages à ma guise. Parce qu'il y a aussi dans le noir et blanc une mélancolie, une poésie et un mystère naturels qui me séduisent particulièrement. Avec cette interrogation obsédante : qui est ce personnage qui me regarde ? D'où vient-il ? Qu'est-il devenu ? Je suis un spectateur « distrait » qui scrute les arrière-plans, les coulisses, à la recherche d'indices comme si j'étais sur « le lieu du crime ». Cette image devient obsessionnelle. Je tire alors sur un fil, en effet, sans bien savoir où cela me conduira.



Didier Blonde est chez lui à Paris.

© C. HÉLIE/GALLIMARD.

Est-ce qu'il arrive que ça ne fonctionne pas ?

Ça résiste souvent, il y a des impasses parfois, des découragements, qui font partie du jeu de piste, de ma démarche, je peux abandonner provisoirement, mais j'y reviens, je m'obstine toujours et trouve un chemin. Je n'ai jamais renoncé à un projet, il peut seulement changer de forme.

Avez-vous une méthode ?

Avant de rédiger, je mène une enquête, qui peut durer des années, en prenant des notes. Dans des archives, en rencontrant des gens, en laissant remonter des souvenirs enfouis, et en parcourant les rues de Paris. J'ai besoin de ces supports concrets pour rê-

ver.

Dans le cas du « Figurant », quel est le point de départ ?

Deux éléments sont à l'origine du livre. Une anecdote personnelle d'abord. En 1978, je traversais le hall de la gare du Nord, à Paris, quand j'ai été brutalement saisi par quelqu'un qui, je l'ai découvert au bout de quelques instants, était François Truffaut. Il tournait une scène de l'amour en fuite, et me tirait par le bras pour me faire sortir du champ de la caméra à peine visible dans la foule des promeneurs. Je me suis trouvé figurant à l'improviste. J'ai transposé cette scène sur le tournage de *Baisers volés* dans l'incipit de mon livre. Le deuxième élément est le plan filmé au café de la rue Caulaincourt avec ces deux jeunes figurants sur lesquels je me suis mis à rêver.

J'ai beaucoup rêvé sur des personnages de figurants. Rivette a dit : « Tout film est d'abord un documentaire sur son propre tournage. » Cela pourrait s'appliquer à mon roman qui raconte le hors-champ de *Baisers volés*.

Une figurante retrouvée dit au narrateur : « Vous vous intéressez aux disparus. Aux disparus, oui, aux oubliés... » Cela vous concerne aussi ?

De ce point de vue, oui, le narrateur me ressemble. Cette obsession traverse tous mes livres, c'est ce qui en fait la cohérence, je crois. Elle est sans doute liée à l'idée de la mort. Je crois absolument qu'on ne meurt pas tant que quelqu'un est là pour dire votre nom, se souvenir de vous. Je veux rendre leur nom à ces fantômes. À cet égard, le cinéma est un puis-

sant facteur de résurrection. Dès ses débuts, on a dit qu'il était capable de vaincre la mort.

On a dû vous le dire souvent : votre travail sur la mémoire et ses trous fait penser à Patrick Modiano. Vous reconnaissez-vous des points communs avec lui ?

Je me sens évidemment très proche de lui. C'est certainement l'auteur qui compte le plus pour moi, pour lequel j'ai une grande admiration. Mais j'ai longtemps été inconscient de cette proximité, peut-être de cette influence.

Les lieux sont, comme chez Modiano, importants. Votre géographie intérieure correspond-elle à la réalité, ou est-elle imaginaire ?

Toutes mes enquêtes sont liées à Paris, comme souvent chez Modiano, en effet. Ce sont des lieux bien réels, très précis, parce qu'ils sont des conservateurs de la mémoire, historique et personnelle, qui se rejoignent souvent chez moi. J'ai toujours vécu à Paris. Je peux y lire ma vie. Modiano est plus sensible à ce qui a changé, pour ma part je suis frappé par ce qui demeure et qui me permet de remonter le temps, de retrouver le passé. J'ai beaucoup enquêté sur les adresses des personnages de fiction, ces fantômes romanesques, qui ont la propriété de faire coïncider le réel et l'imaginaire. Elles sont une preuve que la fiction existe. C'est sur cette frontière, indécidable, que je me situe.

Et si cela n'avait pas été Truffaut ? Tous les cinéastes qui ont tourné dans les rues de Paris. Feuillade, que j'ai déjà beaucoup utilisé, Godard, Rivette, Rohmer, la Nouvelle Vague en général, de nos jours Christophe Honoré ou Cédric Klapisch. Bien d'autres encore. Paris est la ville la plus filmée au monde. Je m'y grette, au passé, à chaque coin de rue.

Propos recueillis par
 PIERRE MAURY

Lisa Gardner libère le monstre



roman
Lumière noire **
 LISA GARDNER
 Traduit de l'anglais
 (E-U) par Cécile
 Deniard
 Albin Michel,
 503 p., 20,50 €
 ebook 15,99 €

On ferait de redoutables psychopathes des auteurs de thriller, jamais à la peine pour imaginer des

stratégies de kidnapping et de séquestration, ou des sévices à faire subir à leurs personnages. Un écrivain de « policier » n'a-t-il d'ailleurs pas pour contrainte de faire le plein de renseignements sur les procédures d'enquête, sur la psychologie des tueurs en série, entre autres sources utiles ?

Avec *Lumière noire* de Lisa Gardner, une des reines du suspense aux États-Unis, l'analogie pourrait être poussée plus loin. Si l'héroïne du roman, Flora Dane, est enlevée et séquestrée

dans un cercueil en pin pendant 472 jours par un chauffeur routier, si, cinq ans plus tard, la même Flora est à nouveau mystérieusement enlevée et se retrouve entre les mains d'un psychopathe qui la tient enfermée dans une pièce sans lumière, l'enfermement vaut aussi pour les lecteurs pris au piège de cette histoire tortueuse.

Que fait-il d'autre, ce lecteur, que de se mettre en quête d'indices, page après page, au gré de leur dévoilement par l'auteur ? Que de tâtonner dans le noir où l'a plongé un écrivain rusé, à la recherche de la lumière ? Que de chercher l'issue ? Et comment un romancier peut-il mieux le tenir en haleine qu'en ménageant ses effets, en multipliant les fausses pistes pour l'égarer.

Psychopathe en puissance, on disait.

Après l'inimaginable

Après *Le saut de l'ange*, Lisa Gardner immerge une fois encore son lecteur dans l'horreur la plus noire. Celle que font subir des pervers sexuels à leurs



victimes et celle des séquelles sur celles qui en réchappent, à l'image de Flora, miraculeuse « survivante ».

Pour cette nouvelle enquête de l'inspectrice D.D. Warren, de retour aux affaires après une longue convalescence, l'enjeu est autant d'entrer dans la psychologie du tueur que de comprendre comment Flora s'est reconstruite après l'inimaginable.

On saute d'un fragment du récit à l'autre, de ses souvenirs aux détails de l'enquête, puis dans la conscience de l'otage, lors de son second enlèvement. Au plus près de son fonctionnement mental, forcément troublé par la faim, les douleurs, le manque de lumière...

« Personne n'a envie d'être un monstre », écrit Lisa Gardner. Mais personne non plus ne parvient à totalement maîtriser le monstre qui est tapi au fond de lui.

CÉDRIC PETIT

Lisa Gardner, une reine du suspense. © DR

ebook
 LE SOIR

Retrouvez votre bibliothèque numérique sur ebook.lesoir.be